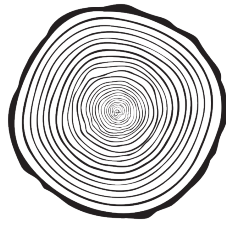


I

ERIK



Un coup de tonnerre claque, brutal, tout près. Elle se jette à terre et se recroqueville pour endiguer la douleur – qui ne vient pas. L'air irrigue ses poumons, ses jambes lui obéissent, la foudre est finalement tombée plus loin. Elle se relève, se fraie un chemin à travers les broussailles de la rive. Sur le grand lac flotte le reflet du soleil couchant. Elle entre dans l'onde et nage.

Le tonnerre gronde à nouveau. Elle plonge presque entièrement la tête sous l'eau et aborde une première île par son côté noyé dans l'ombre. Sur les rives les plus proches, ses poursuivants s'interpellent. La foudre se déchaîne dans le ciel sans nuages. Elle s'aplatit dans les mousses.

Un instant plus tard, les flots clapotent. Dans la pénombre, elle distingue un canard qui se débat près du bord. Le soleil a disparu, l'orage s'est apaisé. Elle se risque à s'en approcher. Il est gravement blessé et tente, à l'agonie, de gagner la terre ferme.

À la vue du canard à l'aile brisée, elle comprend qu'elle leur a elle-même échappé. Pour le moment.

Presque avec tendresse, elle le sort de l'eau. Il vit ses derniers instants sur une pierre plate et a le temps de voir quelques étoiles avant qu'elle ne lui donne le coup de grâce.

D'île en île, dans l'onde engourdie par le froid de cette fin d'automne, elle traverse à la nage le grand lac. Elle évite les barques à la proue desquelles brûlent des torches, se pétrifie en rocher à fleur d'eau en entendant des voix – et atteint l'autre rive, car les flots, dans la nuit, l'enveloppent d'une brume protectrice.

Elle s'ébroue, avance d'un pas. Sa taïga natale est vaste et de haute futaie, sapins tutoyant le ciel, pins au tronc aussi massif que les bélougas de la mer de l'Est. Elle est de retour, et la forêt se referme sans hésiter sur elle.

Au matin, la sylve se défait de son voile, et elle mesure le changement.

Plus elle s'éloigne du lac, plus le sous-bois est sillonné de sentiers. Il y en avait certes déjà autrefois, mais pendant ses années d'absence,

il s'en est dessiné de nouveaux, et les anciens ont buriné le sol de larges balafres. Leurs creux boueux sont tapissés d'empreintes de bottes.

Puis elle sent la fumée qui serpente, insaisissable, entre les troncs. Elle ne parvient d'abord pas à en localiser la source, mais après avoir un moment tourniqué dans les fourrés, elle manque se heurter au mur de madriers d'une cabane en bois blanc. La fumée monte de son toit. Des pleurs de petit d'homme s'échappent de l'intérieur. De l'autre côté de la clairière se dresse un second logis. Elle fuit et se cache dans un champ de pierres, à flanc de montagne.

Ils ont fait leur nid dans la forêt.

Ils ne viendront pas dans le pierrier, mais bientôt un bruit perce derrière les arbres, inouï en ce lieu. Il augmente et résonne vite sans trêve, enchanteur et attirant. Elle plonge la tête dans la bruyère et respire à travers les mousses jusqu'à ce qu'elle se sente mieux. Les troncs retentissent d'échos, mais elle s'ébroue et reprend sa route.

Jamais, au grand jamais, il ne faut s'approcher des clarines qui tintent dans les jachères.

Dans la lumière du soleil scintillant sur la pierre blanche, elle se hisse sur le plus haut mamelon. Du sommet, on voit le lac. Il repose à l'est de la montagne, immobile et vaste comme un pan de ciel, cristallin, les rives bordées de frasil. Derrière, au loin, s'étendent les myrtilleaias, les pistes des animaux, les cavernes secrètes, la forêt bleutée qu'elle connaît si bien, presque à portée mais inaccessible.

Elle observe les barques, les fumées, les hommes sur les pontons. Ils surveillent leur lac, passent leurs journées dehors, se réveillent facilement la nuit, voguent sur les flots et skieront bientôt sur la glace, tandis que leur bétail piétine le sol autour de leurs villages. Et ils commandent à la foudre.

Elle se tourne vers l'ouest. Sous le ciel flotte l'odeur du fumier, de la sueur des défricheurs et de la poussière des routes. Elle se dresse, laisse l'air siffler dans ses narines et emplir ses poumons.

C'est alors qu'elle remarque à l'ouest de nouvelles senteurs : des feuilles en décomposition, des tourbières, des rivières impétueuses, des pins résineux, des pistes de fourmis, des canneberges.

Y aurait-il encore de la place, là-bas ?

Au début des temps, un gros bloc de pierre s'est fiché sur le versant. Elle descend jusqu'à lui et se glisse dans l'anfractuosité qu'il cache. De là, elle regarde encore un instant vers l'est, au-delà du lac.

Le soir venu, elle se dirige d'un pas prudent vers le pied de la montagne blanche. Il fait froid, le ciel est gris, dans le vent qui s'étiole flotte une lourde odeur de neige.

Elle se repaît d'airielles, jusqu'à ce que les flocons les recouvrent.

La pente l'entraîne à travers la forêt vers sa tanière natale, sous les branches d'un sapin, au pied d'un petit crêt.

Elle s'y endort.

De l'eau goutte sur sa couche. Elle se réveille. Une odeur d'aiguilles de sapin débarrassées de leur gangue de neige, de printemps, pénètre à travers les murs. Elle respire un moment l'air obscur, puis se lève et se glisse dehors. Le soleil pose ses mains chaudes sur son front, la neige mouillée cède sous ses pas.

Elle regarde son logis. Il est vieux, aménagé par l'un de ses parents. Celui des voisins est presque à portée de vue. Ce n'était pas un problème – ils se laissaient mutuellement vivre en paix.

Elle s'emplit une dernière fois les narines de l'odeur de sa tanière et poursuit son chemin vers la lisière de la forêt. Partout tintinnulent des chants d'oiseaux. Dans la faible lumière, les dos des constructions en bois gris du voisin se dressent tels de petits rochers. Tous les quelques pas, elle se fige pour écouter. Il n'y avait pas de chien dans la maison, avant, mais qui sait...

Une porte grince. Des pieds se posent sur des marches, quelque part dans la ferme. Elle se cache derrière un grand pin et attend. L'autre aussi s'est immobilisé.

Le matin scintille dans les flaques de l'airial. Une femme s'est arrêtée près du bâtiment le plus proche, s'enveloppe les épaules d'un vêtement noir et regarde droit vers elle, entre les arbres. Elle se prépare à l'entendre crier, mais rien ne se passe. Peut-être la femme ne la voit-elle pas, peut-être ne distingue-t-on rien, depuis la cour de ferme, dans les profondeurs de la forêt. Elle s'écarte d'un pas du tronc. Le regard de la femme la suit. Elle s'arrête et attend. Longtemps. La lumière augmente. Le murmure du vent s'élève à la cime du pin. Elle perçoit bientôt aussi autre chose. La femme parle, à mi-voix, et elle ne comprend qu'une chose, c'est qu'aucune haine ne perce dans ses mots. Entre leurs yeux se crée un chemin, sur lequel elles vont et viennent.

Le vent s'insinue dans la forêt, coupe le chemin et éparpille les mots. Elle secoue la tête et prend à pas feutrés la direction de l'ouest, et la femme la laisse partir.

1919

1

Je crois d'abord que le bébé est déjà mort. Puis ses paupières frémissent et il bouge les lèvres. Du fond du panier où il repose, il me regarde. J'écarte la nappe à carreaux rouges. L'enfant porte une longue robe et de petits chaussons de laine.

Je m'éloigne d'elle. Elle m'est étrangère. Je ne l'ai tenue dans mes bras que le premier jour, il y a une éternité. Je m'approche, pieds nus, du bord de l'eau. Le rocher est sec, les vagues n'ont pas la force de monter très haut. Je m'assieds et ôte mon chandail mouillé par l'averse de neige. Il choit à mon côté, tel un poisson mort.

La mer a secoué ses plaques de glace. Le rocher lisse descend en pente douce vers les flots qui clapotent autour d'un ponton disloqué par la banquise. À quelque distance, sur la gauche, la tour élancée d'une villa émerge des touffes d'arbres d'une île. L'hiver a écaillé ses flancs et personne n'est encore venu la repeindre. Quand les estivants arriveront, une fois la mer tiédie, le granit de la rive aura eu le temps de se laver de notre passage.

Les vagues roucoulent dans les creux des rochers. Au large de l'île, des goélands cendrés tournoient et décochent dans les airs des cris perçants, comme s'ils voulaient tuer les flots qui grognonnent à voix basse. Je m'allonge sur le rocher, laissant la houle m'agacer les orteils. La mer, telle une grande glacière, a vite fait de me friper la peau et de me donner la chair de poule. Nous n'aurons sans doute pas à attendre très longtemps.

Le ciel n'est qu'un immense nuage, gris pâle mais aussi lumineux que le soleil qui perce à travers la vapeur d'eau errant dans les hauteurs. C'était déjà le cas dans la soirée – était-ce seulement hier, il y a douze heures ? Si éblouissant que j'en avais presque les yeux arrachés. Des lumières vives brillaient au plafond du couloir de l'hôpital.

«Vous ne vous lavez donc pas les mains», dis-je dans un murmure. La phrase ne ressemble plus à rien. Je la répète, plus fort, je ferme les yeux et le revoilà, le médecin, accourant vers moi. Les lumières du plafond me rétrécissent tant les pupilles que je n'y vois presque plus. La douleur tournoie sous mon crâne et s'installe, lancinante,

dans mes pommettes. Le médecin, un petit vieillard frêle, essaie de passer, mais je l'attrape par la manche. Il lève les yeux, me regarde et s'égare à esquisser un sourire hésitant, il n'a sans doute pas entendu ce que j'ai dit.

Je le secoue et crie :

«Vous ne vous lavez donc pas les mains!»

Le tissu de sa blouse blanche est solide, comme fait pour être rudoyé. Son visage flou tremblote devant moi, pareil à une assiettée de porridge où son regard flotte d'un côté à l'autre tel un œil de beurre. Mes bras picotent d'une force annonciatrice de soulagement que je n'ai plus ressentie depuis les bagarres pour rire de mon enfance. Je pousse le médecin sous le palmier d'intérieur. Les feuilles projettent sur sa blouse des ombres qui m'indiquent où frapper : là, là et là!

«Erik!» crie Sahlman derrière moi. Il me coince le bras gauche dans le pli de son coude, un inconnu qui a bondi d'une banquette du couloir me broie le droit. Le chétif médecin recule jusqu'au mur, protégeant son visage brouillé de ses mains. Le dos de ces dernières, large et poilu, offre aux microbes un nid douillet.

«Arrête, dit Sahlman. Inutile d'accuser qui que ce soit, et encore moins Railo. Il a parfaitement fait son travail.»

Mes forces quittent d'abord mes bras, puis tout mon corps. Je reste là, entre Sahlman et l'inconnu, la tête basse. Mes paupières se ferment. Sahlman parle au docteur Railo. Quand je lève un instant les yeux, je constate que ce dernier a disparu. Les deux autres desserrent leur étreinte.

«Ta femme ne souffre pas de fièvre puerpérale, article Sahlman, lentement et clairement, comme s'il parlait une langue étrangère. On se lave tout le temps les mains, ici, tu le sais bien. Rentre chez toi. Nous saurons bientôt de quoi il retourne. Je te téléphonerai.»

Ils me lâchent. Je chancelle, mais sans tomber, et je fixe les chaussures de Sahlman, puis le bas de sa blouse blanche, qui lui descend presque aux genoux. Je dois plisser les yeux, car le tissu reflète comme un miroir la lumière des plafonniers.

«L'infirmière va t'appeler un taxi, dit Sahlman d'une voix qui m'atteint à peine. Tu veux un somnifère ?

– Non.

– Essaie de dormir. Je ne te téléphonerai pas avant demain matin, sauf s'il se passe quelque chose de particulier.»

Je pars, mais pas pour me coucher. Je demande au chauffeur de taxi de me conduire là où je sais que l'obscurité sera assez profonde.

L'auto cahote sur les pavés, puis sur la terre battue, zigzaguant entre les pires nids-de-poule. Derrière les vitres, les bâtiments se font de plus en plus sombres et petits.

Je mets pied à terre entre, d'un côté, à l'ouest de la route, quelques masures ouvrières des fenêtres desquelles filtrent de faibles lueurs et, de l'autre, à l'est, la gueule noire d'un sentier qui bée parmi des aulnes noirs brogneux.

Le platelage s'incline soudain vers l'avant. De l'eau m'éclabousse les bottes. Je recule un peu et me penche pour tâter les madriers. Ils ont été sciés. Je roule la manche de mon chandail, plonge la main parmi les plantes aquatiques et sonde le fond. C'est de la vase, hors de portée de mes bottes.

Il neige à gros flocons mouillés, effilochés. Je tends l'oreille, à l'écoute de la mort. Pas le moindre écho. Elle ne sait pas où est son intérêt, et ignore le chemin menant au cœur du marais nocturne. Je ne sais pas moi-même exactement où je suis. La route ne peut pas être loin, mais impossible de traverser la nappe d'eau dans la nuit noire. Et je n'ai pas la force de refaire en sens inverse les kilomètres que j'ai parcourus.

Et si Sahlman téléphone ?

La neige fond sur ma tête. Je m'essuie le front dans le bas de mon chandail. Sahlman téléphonera sûrement avant demain matin. Quand il le fera, tout sera fini, car « quelque chose de particulier » est le nom de code du trépas. J'ôte mes bottes, mes chaussettes et mon pantalon. Je roule le tout en boule dans mes bras et entre dans l'eau. Elle est si froide que mes poumons se bloquent. Mes orteils s'enfoncent dans la vase, des bulles putrides montent à la surface. J'aspire une goulée d'air et me mets en marche avant que mes pieds aient le temps de s'engluer. Sur cette portion du chemin, il n'y a pas de courbes. Il me suffit d'avancer tout droit jusqu'à ce que je retrouve le platelage.

L'eau est de plus en plus profonde. Je patauge jusqu'à mi-cuisse en essayant de voir autre chose que du noir, mais il n'y a rien d'autre. Je ne trouve pas les madriers. Peut-être tout le reste du platelage a-t-il été volé, bien que les habitants du coin l'aient construit pour accéder à la baie. Pique-niques du dimanche, parties de pêche, trempette en bord de mer, braconnage de dodus oiseaux migrants – c'est un précieux chemin circulaire qui conduit loin des rues poussiéreuses et des sirènes des usines.

Peut-être le prix du bois de chauffage a-t-il tellement augmenté cet hiver que les madriers ont été débités et mis à sécher contre des murs

de bûcher. L'hiver a-t-il été rude ? Je ne me rappelle pas. Je ne sens plus mes pieds. Je fais quelques pas sur le côté et soudain l'eau apparaît moins profonde. Des saules déploient leurs branches, je saisis leurs mains tendues et me hisse au sec. Quand je me heurte, dans les fourrés de la saulaie, à un premier bouleau au tronc solide, je le serre dans mes bras tel un sauveur. Je me force à ne pas courir, je risquerais d'entailler sans m'en apercevoir mes plantes de pied insensibles sur des cailloux ou des racines. Enfin les saules s'espacent. Je trébuche sur un talus argileux, l'escalade en rampant et m'arrache aux dernières branches.

Les gueules avides de la route gelée bâillent, mais elles ont maintenant l'air presque amicales. J'enfile mon pantalon, mes chaussettes et mes bottes et reprends à pied le chemin de chez moi, à dix kilomètres d'ici.

La main est tiède et humide de brume, pas brûlante et sèche comme hier soir à l'hôpital. C'est pourtant la sienne, j'en suis sûr. Je la serre, fort. En me concentrant, je vois la couleur des boutons de ses vêtements, ses clins d'œil et les mèches échappées de son chignon, j'entends ses demi-mots et ses soupirs. Les détails sont encore suffisamment nombreux pour la rendre vivante.

« Monsieur va bien ? »

Je suis assis sur le perron de granit de mon immeuble. Je connais les motifs de ses marches, les arabesques formées par le magma quand il s'est solidifié, il y a des milliards d'années. La main que je serre est la mienne. Andersson s'est arrêté à côté de moi, ses cheveux gris en bataille, le col de chemise ouvert. Il descend sur le trottoir, hume l'air, examine le mur.

« Vous avez monté la garde toute la nuit ? »

– Non, répond-il. Il faisait juste déjà si clair que je ne pouvais plus... »

Andersson me suit dans le hall et se saisit du balai appuyé contre le mur.

« Il ne faut pas gaspiller la lumière du jour », marmonne-t-il, et, avec un signe de tête, il retourne dans l'aube blafarde, le balai fièrement sur l'épaule, comme si les lieux lui appartenaient. Il habitait déjà là quand une cabane en bois grise et des rochers arrondis encerclant un champ de choux se dressaient à la place de l'immeuble au crépi rougeâtre. Quand la cabane et les rochers ont été broyés par les fondations du palais de pierre, Andersson a été autorisé à rester pour ratisser, s'occuper de la chaudière à charbon et hocher la tête dans la loge de concierge.

La porte claque, un écho fatigué répond depuis le grenier. Je monte au troisième et fouille mes poches, mais ma clef a disparu. Il est cinq heures et demie. Je frappe doucement.

Hanna ouvre aussitôt. Elle s'appuie à la poignée comme sur une canne et frissonne dans sa robe de chambre bleue. Ses yeux sont enfouis sous ses paupières gonflées et son visage est quadrillé de nouvelles rides. Son chignon pend derrière son oreille gauche. Je commence moi aussi à avoir froid. Je malaxe entre mes mains les manches de mon chandail et renifle. Il ne reste rien de mon avalanche de pensées de la nuit.

« Où étais-tu ? murmure Hanna.

– Dehors.

– Sahlman a téléphoné. Il a demandé que tu le rappelles dès que possible. »

Je passe devant elle et referme la porte.

« Quelle heure était-il ?

– Je ne sais pas trop, j'étais si fatiguée. Minuit passé.

– Va te coucher. Je vais le rappeler. »

Hanna proteste, mais je la laisse sur le seuil du salon pour aller droit au cabinet de travail. Le bébé dort dans son berceau, son petit lit qu'un père oublié, enthousiaste, a demandé à Andersson de fabriquer il y a deux ou trois mois. Quand je retourne dans le vestibule, la porte de la chambre de Hanna est fermée. Le téléphone est fixé au mur au-dessus de la commode. Je m'assieds sur la chaise rembourrée à côté de l'appareil. En essayant de soulever le combiné, je constate, soulagé, que je n'en ai pas la force. Je m'appuie à la commode et me dispose à dormir. Plus rien ne presse.

Sahlman en décide autrement. Le téléphone se met à carillonner. J'arrache le combiné à son support, le tiens à bout de bras et ai le temps d'entendre la voix de l'opératrice avant de couper la communication. Je pose le combiné sur la commode et respire à pleins poumons, mais les murs du vestibule se rapprochent les uns des autres. Juste avant d'être écrasé, je me lève et fuis dans la cuisine. Sur l'étagère du haut du placard d'angle, je trouve un panier, celui que nous avons quelques fois rempli de giroldes, l'été dernier. Je le matelasse de journaux et d'une nappe à carreaux rouges et sors le bébé de son berceau.

Andersson, occupé à balayer le trottoir devant la porte de l'immeuble voisin, ne me voit pas pousser ma bicyclette dehors, attacher le panier sur le porte-bagage et filer.

Y a-t-il eu un bruit, derrière moi ?

Le rocher tangué. Il fait chaud, le soleil m'aveugle à travers mes paupières. Je m'assieds, et mon mal de tête anesthésié par le sommeil fuse entre mes tempes tel un feu d'artifice, m'arrachant un gémissement. La mer s'est calmée, un pinson chante dans l'aulnaie noire. Je n'entends rien d'autre.

Et si je n'avais atteint mon but qu'à moitié ? Un enfant gèle plus vite qu'un adulte. Le premier cri d'un nouveau-né est toujours dû au froid qui l'assaille au sortir d'eaux tièdes. Un bébé est supposé pleurer s'il grelotte !

Je remonte la pente jusqu'au panier. L'enfant ne pleure pas, ne pleurera plus jamais. Elle a les yeux fermés, les paupières encore fripées.

Lorsque mon corps cache le soleil, ses paupières tressaillent, se lissent. Je tombe à genoux. Les jambes de mon pantalon sont constellées de taches de boue grises. Il y en a aussi sur la nappe, dont une bourrasque a rabattu un coin sur l'enfant. Je me penche pour toucher son minuscule poing. Il est frais. Je la prends dans mes bras.

Avec son poids réparti entre mes deux mains, j'ai l'impression de ne guère soulever plus que de l'air. Je ne me rappelle pas ce que c'était que de la tenir, avant. Est-elle en train de dépérir ou de prendre des forces ? Hanna s'en occupe depuis deux semaines, elle l'a nourrie, endormie et changée tandis que je faisais la navette, fou d'inquiétude, entre la maison, le bord de mer et l'hôpital.

Je l'enveloppe dans la nappe, puis dans mon chandail, qui a eu le temps de sécher au soleil, et cale le paquet dans le creux de mon bras. Elle ne bronche pas quand je me lève et, d'une main, noue maladroitement mes lacets. Ce n'est que quand nous atteignons le haut des rochers qu'elle ouvre soudain les yeux. Leurs ovales bleu foncé bordés d'un mince liseré blanc se plissent en direction de la mer qui s'éloigne. Je ne détecte aucun autre signe de vie. Et si elle s'était blessée en chemin ? Si un cahot de ma bicyclette avait brisé sa colonne vertébrale, pas plus grosse que mon petit doigt ?

Quand nous parvenons à l'ombre des aulnes noirs, elle ferme les yeux. Son visage rougit et se chiffonne. De sa bouche s'échappe un cri, un grincement de gond, comme celui de tout nouveau-né. De chaudes vagues me traversent. Je m'arrête et pose le panier par terre. Le gond geint de plus en plus fort, me faisant fouiller dans le panier, marmonner des mots tendres, bercer l'enfant, le tout en même temps et sans y réfléchir. Je trouve le biberon sous le journal dont j'ai tapissé

le panier. Je le lui présente d'un geste hésitant, mais elle comprend, le happe et se met à téter furieusement le lait refroidi. Malgré les épaisseurs de tissu, je sens ses petits flancs, pressés contre mon bras et ma poitrine, se gonfler au rythme de sa respiration. Comme l'animal aquatique qu'elle est encore presque, elle cherche son souffle sur la terre ferme.

J'essaie de trouver dans son visage des traits familiers, mais n'en vois pas, même avec de l'imagination. Peut-être n'y en aura-t-il pas, peut-être ressemblera-t-elle à des ancêtres dont plus personne ne se souvient. Je l'envie, pour cela et pour bien d'autres choses – elle ne connaîtra jamais sa mère, la douleur du deuil ne la précipitera jamais dans les ténèbres, avril sera pour elle un mois comme un autre, peut-être même une joyeuse période de fêtes d'anniversaire et de chants d'oiseaux.

Ses yeux se ferment. Ses lèvres relâchent la tétine et je lui retire doucement le biberon. J'évalue la quantité qu'elle a bue, il reste les trois quarts du lait. Il ne devait suffire que pour l'aller, la faire taire si elle se mettait à pleurer en public. Je ne me rappelle plus qui raisonnait ainsi.

J'arrache mes chaussures à la boue et regagne ma bicyclette. Les petits soufflets de forge s'activent dans mes bras. Je ne sais pas s'ils parviendront à me maintenir moi aussi en vie. Ni même elle, si nous ne nous mettons pas vite au chaud.

Lorsque le sentier rejoint la route, je m'arrête et mets pied à terre. À travers les roseaux fanés, on aperçoit la ville, à l'est, de l'autre côté de la baie. Le parcours, pour y arriver, est long et lent. Depuis la construction de grandes voies de circulation, le chemin longeant la côte n'est plus qu'un raccourci boueux emprunté par les villageois où personne n'ose se risquer en auto, ni même en simple charrette.

Le ciel est de nouveau en train de se terrer dans les nuages et l'air fraîchit, le vent se gonfle du froid du large. Je n'ai pas le temps de faire le tour de la baie. Je n'oserais même pas traverser des lieux fréquentés, pas avec le bébé, les gens pourraient me l'enlever, je pourrais faire une chute, le panier pourrait tomber, il pourrait me venir encore d'autres idées folles. Je ne me rappelle pas quand j'ai dormi pour la dernière fois. Des pensées inabouties jaillissent du fond de mon cerveau. Sans attendre qu'elles s'éclaircissent, je tourne à gauche, vers Aspholm.

2

À travers le jardin dénudé, on aperçoit depuis la route la silhouette du manoir. Je soulève le loquet du portail et remonte à bicyclette l'allée de bouleaux. La façade du bâtiment se déploie de part et d'autre de l'escalier menant à la véranda. Les minces colonnes de cette dernière soutiennent une terrasse à laquelle on accède par la chambre de mère. J'y grimpais souvent le long du treillage de la vigne vierge.

Lattes et échelas gisent maintenant dans les plates-bandes. Je pose ma bicyclette contre le soubassement de pierre. De près, la maison me paraît, aujourd'hui encore, trop grande. Les fenêtres sont nombreuses et aussi hautes à l'étage qu'au rez-de-chaussée. On en parlait souvent.

« Qui a besoin de deux niveaux aussi élevés de plafond ? soupirait mère. Et chauffer toutes les pièces consomme chaque hiver une parcelle entière de forêt.

– Nous en avons plus qu'il n'en faut, répliquait père. Et vous pouvez toujours vous installer en ville pendant la saison froide. »

En général, la conversation s'arrêtait là. Père passait l'hiver dans la capitale, à cause de ses fonctions, et y séjournait même longuement en été. Mère refusait d'habiter un appartement exigü dans une rue noire de suie. Elle voulait que sa porte donne dehors, pas dans une cage d'escalier.

Je sors la clef de sous une des pierres bordant la plate-bande, où pointent des tiges de matricaire desséchées et des pousses de tulipe pointues sur lesquelles les murs ont fait pleuvoir des écailles de peinture jaune. Je traverse la véranda, ouvre la porte et entre avec précaution, comme dans une maison étrangère. Le hall sent l'inhabité, pour le reste rien n'a bougé. Les tables, les chaises, le coffre à habits, la vieille horloge de parquet dont les aiguilles se sont arrêtées à midi moins cinq. Enfant, j'en avais peur, surtout quand, à la mi-journée, elle sonnait à n'en plus finir des coups caverneux qui traversaient même le coussin que je me plaquais sur les oreilles.

Je monte à l'étage et prends sur les étagères de la resserre à linge des chiffons sentant le grenier. Je les secoue et les examine, mais sans

trouver trace de mites ou d'attagènes. La petite dort. Je la sors de son panier et l'enveloppe dans plusieurs couches de laine et de flanelle, avant de me rendre compte que je n'ai même pas vérifié si elle avait besoin d'être changée. Sûrement. Mais ne vaut-il pas mieux la laisser dormir ? Elle se manifestera sans doute, si c'est indispensable. Je n'ai même encore jamais vu comment on la langeait. Je n'étais pas supposé devoir le faire. Je devais être un père ordinaire, qui rentre du travail, embrasse un visage souriant, effleure une petite joue, soulève une ou deux fois le bambin dans les airs, lui apprend peu à peu tout et le reste.

Mais comment la maintenir en vie jusque-là, ou même jusqu'à ce soir ?

Le couloir est si plein de courants d'air que je laisse le panier dans la resserre pour courir jeter un coup d'œil par la fenêtre donnant à l'est. Le câble du téléphone traîne sur la pelouse, non loin de son extrémité arrachée, qui pointe de sous la cime brisée par l'hiver d'un mélèze. Inutile d'essayer d'appeler un taxi.

Je retourne auprès de la petite. Son minuscule bout de nez émerge des chiffons de laine. Dans les parcs, j'ai parfois vu des nurses se pencher sur les visages d'enfants aux joues rouges : un nez froid condamne son propriétaire à rentrer à la maison, un chaud l'autorise à retourner jouer. J'effleure l'infime protubérance. Elle est chaude, mais la règle vaut-elle pour les bébés ? Peut-être le simple fait de l'emmener dehors a-t-il mis sa vie en danger.

J'entoure de mes bras mes jambes repliées et pose le front sur les genoux. Le vent hurle dans les conduits de cheminée. Il pourrait se taire, pour une fois que la maison dort.

La porte de la chambre de mère n'est qu'à quelques mètres. Je sais, sans avoir à regarder, ce qui se trouve derrière. Le jeté en dentelle du lit, devant la fenêtre, frôle le sol. Au mur, il y a un bouquet de muguet séché, jaune pâle. Je ne sais plus qui, de Fredrik ou de moi, le lui a offert. Dans la bibliothèque trône un bocal en verre rempli de coquilles d'œuf beiges mouchetées de brun.

Je me force à me relever, saisis le panier et me dirige vers l'escalier. En bas, je ramasse sur le tapis du hall quelques feuilles d'érable desséchées. Elles doivent dater d'octobre dernier. Un violent vent nocturne avait dispersé les tas de feuilles mortes. J'ai aidé les déménageurs à coltiner dans leur charrette les rares objets que nous voulions emporter en ville. Le ciel sans nuages était haut, les feuilles mouillées collaient à la semelle de nos bottes.

Je sors sur la véranda et ferme la porte à clef.

La mer gronde derrière la maison. Ici, à l'abri du vent, il fait presque chaud. À cette époque de l'année, il peut y avoir deux saisons à la fois dans le jardin d'Aspholm. Les premières chaleurs du printemps commencent à s'épanouir sur le devant du manoir, tandis que du côté exposé soufflent des bourrasques hivernales.

Je m'assieds au haut des marches, le bras sur l'anse du panier.

« Ça va aller, tu ne crois pas ? dis-je à la petite. Si je peux moi aussi me reposer un moment. Ensuite je te ramènerai auprès de Hanna. »

Elle souffle du nez. Je tâte du pouce le plancher de la véranda. Mon ongle y imprime un croissant de lune. La maison est en train de céder, de tomber en poussière sous l'effet du vent, de la pluie et de la terre grasse. Quant au jardin... j'entends presque, sous la pelouse, l'avidité mélangée d'argile et d'humus avaler les brins d'herbe fanés. Dans les plates-bandes, les *ægopodes* dressent leur tête encore fripée, et la framboisière, à l'orée de la forêt, gagne du terrain. Il ne faudra pas longtemps pour que fougères, stellaires et mnies colonisent tout et que les vieux madriers du manoir pourrissent dans l'oubli à l'ombre des broussailles. Une fine couche de culture a recouvert pendant plus de cent ans la sylvie feuillue du bord de mer, mais c'est une parenthèse, un simple vernis. La nature attend son heure en silence. Elle m'assaille moi aussi dès que je baisse la garde – terrassant l'Erik qui tente de retourner en ville, maintenant que l'enfant est chaudement enveloppée.

Encore un petit instant, me dis-je, les yeux fermés comme quelqu'un resté assis trop longtemps dans la neige.

Le bébé laisse échapper un léger geignement. Je soulève le panier.
« Allons-y. »

La petite continue de dormir. Je sens son odeur, indéfinissable, douce et fraîche. Je ne regarde pourtant pas dans sa direction mais, par-dessus le panier, vers le portail. Je la berce lentement. Je suis resté d'innombrables fois assis au haut des marches d'Aspholm à me demander où allait la route qui passait devant, à attendre l'arrivée d'invités, le retour de mère, la clarification de mes idées. Quand j'étais enfant, le plus important était que personne ne puisse pénétrer en cachette dans mon royaume. Je surveillais la grille et l'allée de bouleaux qui avance vers la maison, semant sous elle des ombres sournoises. Elle se termine au pied de l'escalier de la véranda, devant lequel elle décrit une boucle prévenante. Son gravier faisait tomber les plus grosses mottes de boue des sabots des chevaux et des roues

des charrettes avant que les attelages ne parviennent à l'entrée principale. Les visiteurs, que j'épiais en général après avoir grimpé sur la terrasse, arrivaient à destination les pieds propres.

Il ne reste plus que des vestiges du revêtement de gravier. C'est un chemin boueux jonché de branches mortes brogneuses qui, entre les bouleaux, se glisse jusqu'au manoir. Heureusement, père n'est plus là pour voir ça, me dis-je pour la première fois de ma vie. L'allée était pour lui une question d'honneur, même au printemps de l'insurrection. Aucun visiteur bienvenu ne s'est alors présenté, mais le vieux Ville a charrié du gravier et aplani la voie afin que père puisse la fouler.

Cela ne fait qu'un an, mais la terre a déjà réenglouti ce qui lui appartenait.

1903

3

Hanna remplit mon assiette de soupe aux pois.

«Tu peux commencer à manger. Ton père sera un peu en retard.»

Elle passe la main dans le duvet qui commence à recouvrir mon crâne rasé pour l'été et retourne à l'intérieur. Derrière l'étable, un rossignol chante dans la merisaie. Il est là depuis plusieurs jours et plusieurs nuits, à lancer ses trilles parmi les grappes de fleurs blanches, agaçant les filles de ferme au sommeil léger. Mère espère malgré tout qu'il restera jusqu'à sa fête de printemps. C'est probable, car nous ne sommes plus qu'à une semaine de la Pentecôte.

Je mords dans ma tartine et tourne ma cuiller dans ma soupe. Elle refroidit lentement, avec la chaleur, mais je dois de toute façon rester assis là. Père n'aime pas que l'on quitte la table avant son arrivée. Mieux vaut être en retard que se précipiter, dit-il. Cette maxime, comme bon nombre de celles qu'il professe, me donne un vague sentiment de culpabilité. J'essaie de les mémoriser, mais retiens mieux les dictons des valets et filles de ferme. Ils roulent sous la langue, madrés, et invitent à vérifier leur justesse. À la fin de l'hiver, Ville a prédit que quand les merisiers fleuriraient, les brèmes fraieraient. Hier, les bourgeons ont écloé partout en bordure du jardin et je me suis aussitôt précipité au bord de la mer pour pêcher. J'ai tout de suite vu sauter des poissons, mais rien ne pouvait moins les intéresser que mes vers. Je ne comprends pas ce qui cloche – si ce n'est que je suis coincé sur la véranda.

L'horloge de parquet du hall sonne un coup. Je pose ma cuiller sur la table et file sur la pointe des pieds voir ce qu'il en est. Onze heures et demie. Les aiguilles clopinent vers midi, pour le reste tout est silencieux. La cuisine est loin du hall et les bonnes se forcent à chuchoter tant que mère dort, si avancée que soit la journée. Je me tiens devant l'horloge, la nuque raide comme une trique. Il y a quelqu'un derrière moi, j'en suis sûr. On m'a laissé seul dans la grande maison, attiré à table pour y attendre les douze coups et ce qui s'ensuivra : des grincements de gonds, des pas dans l'escalier du grenier et dans les couloirs, un souffle froid à l'arrière de mon crâne.

J'ouvre la porte de l'horloge et arrête le balancier. Le silence s'épaissit, maintenant amical.

Alors que je termine ma soupe, père franchit le portail et remonte l'allée de bouleaux en compagnie du régisseur du domaine, Martinen. Ce dernier poursuit son chemin et tourne le coin de la maison en direction de la porte de la cuisine, tandis que père monte deux à deux les marches de la véranda et s'assied sur le banc. Il ôte ses bottes et soupire.

«Voulez-vous que je sonne ? dis-je.

– Pas la peine, je peux me servir moi-même.»

Il verse dans son assiette quatre louchées de soupe aux pois et dans son verre la moitié de la carafe de bière de ménage, étale une épaisse couche de beurre sur une tranche de pain, mord dedans et hoche la tête.

«L'été, il faut manger des plats simples. Où est ta mère ?

– Elle dort sans doute encore.»

Il tire sa montre de son gousset. Ses sourcils se rapprochent d'un bond, mais sa cuiller entame son va-et-vient entre son assiette et sa bouche. Je la regarde monter et descendre en lorgnant la serviette de lin blanche sous laquelle attendent des crêpes. Quand Hanna apparaît sur la véranda et pose sur la table une jatte de crème fouettée, père consulte à nouveau sa montre.

«Il est midi passé. Pourquoi est-ce que l'horloge n'a pas sonné ?

– Je l'ai pourtant bien remontée ce matin», réplique Hanna, et elle va voir.

Père vide son verre et écarte la serviette de lin. Hanna passe la tête par la porte et annonce que l'horloge s'est arrêtée. Père flanque une crêpe dans une assiette et me la tend.

«Hanna, s'il vous plaît, le café, demande-t-il, puis il me regarde. C'est toi qui l'as arrêtée ?»

J'étale de la crème fouettée sur ma crêpe.

«Ne fais plus ça, Erik. Tu veux de la confiture ? Ta mère devrait se lever plus tôt. N'essaie pas d'étouffer les bruits de la maison.

– Ce n'est pas pour ça, ne puis-je que marmonner en laissant tomber un gros tas de confiture de fraises sur ma crêpe.

– Dormir jusqu'à midi passé ! soupire père en secouant la tête. Et après, veiller toute la nuit.»

Je plonge les dents dans ma crêpe. La crème fouettée froide déborde du coin de mes lèvres. C'est si bon que je n'entends plus ce que dit père. Hanna vient servir le café, le rossignol chante.

«Tu viens à la carrière? demande père une fois que nous avons vidé nos tasses de café.

– Tout de suite?

– On digère mieux en marchant qu'en dormant.»

J'avais l'intention de suggérer à mère d'aller à la pêche. Elle est souvent de mauvaise humeur au réveil, mais si j'arrive à grimper sur son lit pour m'allonger à côté d'elle, elle sourit avant même d'ouvrir les yeux et peut, dans son demi-sommeil, me raconter une histoire.

Mais il est encore plus rare que père me convie à l'accompagner à la carrière. En général, il n'a le temps de m'emmener nulle part. Il est incapable de rester à ne rien faire, même ici à la campagne. Il court de l'étable aux champs et note, dans son cabinet de travail, le nombre de litres de lait et de kilos de grain. «J'ai grandi pendant les années de disette, se vante-t-il toujours. Nous n'avons pas eu besoin de gaspiller notre argent en nourriture quand elle était hors de prix. Aspholm nous nourrissait. C'est une tradition qu'il faut préserver.»

«Je vais dire à Marttinen de se dépêcher, déclare père en enfilant ses bottes. Attends-moi là.»

Je le regarde s'éloigner. Il ne respecte guère les traditions, malgré ses discours. «Génération après génération, les Stenfors ont passé à Aspholm d'heureux étés champêtres, à se baigner dans la mer et organiser des fêtes dans le jardin, raconte-t-il volontiers aux visiteurs. Ici, même les pères de famille se mettent à taper dans des balles, une fois à bonne distance de l'hôtel de ville et du Sénat.»

Il n'a jamais tapé dans une balle avec moi.

Je descends de la véranda et scrute, à côté du treillage de la vigne vierge, la fenêtre de mère. Les rideaux sont fermés. Je ramasse des pignes au pied du sapin de Sibérie et les jette une par une contre la vitre. Je viens de lancer la dernière quand père et Marttinen surgissent sur la véranda. Les rideaux restent immobiles. Je suis les deux hommes dans l'allée de bouleaux et, à mi-chemin, me retourne pour regarder en arrière. Les branches hérissées de jeunes feuilles cachent la terrasse et la fenêtre de mère.

Celles-ci réapparaissent quand nous tournons à gauche au portail. Les rideaux se sont ouverts. Mère se tient sur la terrasse dans une longue robe blanche, bâille et s'étire. J'agite les bras. Père discute avec Marttinen et ne remarque pas que le plus beau sourire du monde rayonne jusqu'à la route.

«Alors, patron, vous avez regardé le nouveau catalogue? demande Marttinen. Les machines hippomobiles.

– Oui, oui, opine père. Une machine pour chaque tâche : semeuse, moissonneuse, batteuse, charrue, herse.

– Ce que je voulais dire, c'est : qu'est-ce qu'on achète ?

– Il faudrait tout acheter. Comme les voisins. Et il faudrait se plonger dans l'étude de l'élevage du bétail, de la production fourragère et de la rotation des cultures, drainer et agrandir les champs, augmenter le cheptel et retaper l'étable.»

Marttinen lui jette un coup d'œil. J'essaie de les suivre le plus discrètement possible, quelque chose se prépare. Père marche d'un pas nonchalant, lance une remarque à propos de la magnifique journée de printemps, sourit même.

« Effectivement, il faudrait, reprend Marttinen. Nous n'avons que quelques acres de champs et les prairies sont truffées de mauvaises herbes. Les vaches sont trop peu nombreuses, et il faudrait aussi acheter plus de porcs et de volailles. L'élevage, croyez-moi...

– Marttinen, l'interrompt père, j'ai décidé de ne pas toucher à l'étable. Nous allons garder quelques vaches, cochons et poules pour nos propres besoins et nous débarrasser du reste. Nous allons transformer les prairies en terres arables et les vendre aux voisins.»

Nous marchons un long moment en silence. Je m'imagine déjà avoir rêvé, vu le silence de Marttinen, quand ce dernier s'insurge avec une telle véhémence que je prends peur.

« Vous avez l'intention de renoncer à exploiter le domaine ?

– Pas du tout, réplique père. Il faut bien que je mange, moi aussi. Mais l'explorateur ne résiste pas à l'appel de la jungle.»

Peu importe, dans ces circonstances, que je ne sois qu'un enfant. Marttinen me jette un coup d'œil par-dessus son épaule et secoue la tête, partageant son ébahissement comme avec un adulte.

Les ouvriers plantent leur pelle dans le flanc d'un esker déboisé. Je songe à Gulliver et aux Lilliputiens, ou à l'image, dans un de mes livres animaliers, de pêcheurs découpant les entrailles d'un cachalot hissé sur le rivage. Une dizaine d'hommes creusent, certains tamisent le sable tandis que d'autres le chargent ensuite dans un tombereau. Père s'approche d'abord des tamiseurs, fait tourner dans sa main le gravier récupéré et hoche la tête.

« Vous ferez bien attention à ce que le gravier soit étalé de manière régulière dans l'allée de bouleaux », recommande-t-il à Marttinen.

Il passe à côté de moi, sourit et – est-ce possible ? – m'adresse un clin d'œil. Je le regarde un moment s'éloigner, puis me précipite sur ses talons.

Je me plante au bord de l'excavation aux côtés de père et de Marttinen. Le trou qui bée sur la pente de l'esker est déjà profond, nous surplombons les ouvriers de deux ou trois hauteurs de botte. Leurs chemises trempées de sueur leur moulent le dos. Marttinen les observe, la veste négligemment sur l'épaule.

« Plus que dix chargements, pour aujourd'hui », les encourage-t-il. Le grand tombereau est déjà presque plein de sable.

« Comment tout cela va-t-il tenir dans l'allée, père ?

– On ne va pas tout y déverser, répond-il avec un petit rire. Juste le gravier le plus régulier, le reste part ailleurs. »

Il se balance sur les talons au bord de la carrière, sourit et discute avec Marttinen. Les ouvriers leur jettent des regards en coin et enfoncent avec hésitation leurs pelles dans le sable, incapables de décider s'ils doivent redoubler d'efforts ou suspendre leur travail. Enfin père rabat sur son front son chapeau rejeté en arrière et hoche la tête.

« Marttinen, vous allez convoier le gravier jusqu'au manoir. Moi, je vais à la défriche avec le petit. Huttunen, prenez les rênes. »

Il monte avec l'ouvrier en chemise à carreaux sur le banc de cocher du tombereau, tandis que je m'installe sur le chargement. Quand l'attelage s'ébranle, j'ôte discrètement mes chaussures et enfonce les pieds dans le sable humide. Il se colle à ma peau comme une douce pantoufle de feutre. Bien que le printemps soit à peine en train de plonger dans l'été, j'ai déjà les pieds entaillés par les herbes et couverts de traces d'échardes et d'irritantes piqûres de moustiques. Mère me laisse me promener nu-pieds dès qu'il fait assez chaud à mon goût. Il paraît que c'est sain.

La route longe l'esker en direction du nord-ouest. Lorsque le relief s'enfonce sous terre, Huttunen tourne à gauche sur un étroit chemin forestier. Au croisement suivant, les chevaux choisissent d'eux-mêmes un sentier où le tombereau cahote sur les racines et sur les touradons de petites prairies. Devant nous, dans une aulnaie, se dresse la jupe rocheuse d'une colline au pied de laquelle la voie semble s'arrêter. Les chevaux se fraient pourtant un passage dans la pierraille, tirant leur chargement sur la pente sillonnée de traces de roues, entre des pins à l'écorce gercée. Bientôt Huttunen descend du tombereau pour marcher devant les chevaux, les rênes à la main. Je m'attends à ce que père m'ordonne aussi de mettre pied à terre, mais il a le visage tourné vers la cime des arbres.

Le sable commence à me chauffer les pieds. J'essaie d'entendre ce que Huttunen raconte aux chevaux, mais leurs halètements couvrent ses

mots. Quand il s'arrête pour essuyer l'écume de leurs flancs, j'époussette les gravillons coincés entre mes orteils, remets mes chaussures et me prépare à sauter au sol.

« Reste là, nous sommes bientôt arrivés », dit père en se tournant vers moi et en plongeant la main dans le chargement. Il laisse couler entre ses doigts les grains qui ont blanchi en séchant et sourit. À mon intention ? En regardant le filet de sable et le miracle sur son visage hâlé, j'en oublie les chevaux éreintés.

« Ce sable, déclare-t-il de sa voix d'homme d'État, n'a pas bougé depuis des milliers d'années, depuis la dernière glaciation. »

Je ne comprends pas, mais me répète intérieurement la phrase jusqu'à la savoir par cœur.

Au sommet de la colline, les chevaux marquent une pause. À l'instar de père, je m'assieds avec désinvolture de biais et repousse ma casquette en arrière. Huttunen remonte sur le banc de cocher et les bêtes s'engagent dans la descente, la tête maintenant déjà haute. La vitesse augmente rapidement. Les pins élancés restent loin derrière, au-dessus de nous les branches vert-noir des sapins se rapprochent les unes des autres. Le tombereau tressaute sur le chemin caillouteux. Je me tiens à deux mains aux ridelles et, en regardant la sapinière ombreuse, sens mes pupilles se dilater. Je ne me rappelle pas quand je suis allé pour la dernière fois dans la forêt. Le jardin d'Aspholm est suffisamment vaste et ses arbres se prêtent à l'escalade – les branches des érables et des mélèzes offrent des points d'appui aussi réguliers qu'une échelle. Dans la forêt, impossible de grimper dans les grands arbres, les basses branches des sapins sont minces et cassantes, et les pins n'en ont même pas. Toute tentative, si brève soit-elle, vous laisse les mains poisseuses de résine pour le reste de la journée.

Une vallée ensoleillée coupe la forêt en deux. Les chevaux s'arrêtent. Je porte la main en visière à mon front. Nous sommes arrivés à l'orée d'une clairière. Père descend du banc de cocher et fait signe à Huttunen, qui m'attrape sous les aisselles et me dépose par terre. Il a les bras noueux, brun-rouge, comme les troncs des pins de la colline.

La défriche n'a pas l'air très grande, la haute futaie reprend derrière le champ de souches, à une longueur de tronc à peine. Mais en m'approchant, je vois que la coupe s'étend transversalement à l'infini. Elle court vers le nord-ouest en une large trouée, tranche en deux la forêt et les rochers, se heurte pour finir au mur des arbres encore debout, qui s'effrite sous nos yeux : des scieurs s'activent à abattre de nouveaux troncs.

«Regarde de l'autre côté», me conseille père.

Je me tourne. Loin au sud-est, la percée conduit à un bosquet clair-semé à travers lequel on aperçoit le mur rouge d'un bâtiment en bois.

«C'est l'étable d'Aspholm», dit père.

Sans me laisser le temps de poser la moindre question, il file vers le centre de la défriche, où des hommes raclent la terre et arrachent les souches. Il se penche vers eux, les mains sur les genoux, se redresse par moments, parle et fait des gestes en direction d'Aspholm. Je me faufile dans le groupe.

«Il n'y a plus qu'à répandre le sable», ordonne père, et il s'écarte.

Le contenu du tombereau se déverse sur le sol, et les ouvriers entreprennent de l'étaler. Je les contourne pour regarder vers le manoir. Une bande de sable continue s'étend jusqu'au bosquet conservé pour protéger l'étable.

Père farfouille sous le banc de cocher, en sort un fusil et le passe en bandoulière sur son dos.

«Je rentre au manoir avec le petit, annonce-t-il aux ouvriers. Huttunen va retourner chercher un nouveau chargement. Il y en aura encore dix autres aujourd'hui.»

Huttunen grimpe d'un bond dans le tombereau et ordonne aux chevaux d'avancer. Père passe sans ralentir à côté de moi, avec un hochement de tête en direction d'Aspholm. J'essaie de ne pas trébucher sur les racines et les branchages épars. Père longe à grandes enjambées la bande de sable et franchit avec agilité les obstacles.

Je crie en direction de son dos qui s'éloigne :

«Pourquoi est-ce qu'on ne marche pas sur la route?»

Il s'arrête pour m'attendre.

«Les bords risquent de s'effondrer, la voie doit encore être nivelée.

– Pourquoi est-ce qu'on construit une route ici?

– Ce n'est pas une route, réplique-t-il avec un clin d'œil, cette fois indubitable. Dès l'automne, il y passera un train.»

Je m'arrête. Père repart, pressé.

«Viens, Erik, j'ai de la paperasse qui m'attend.»

Je le rejoins au pas de course.

«On va pouvoir aller partout en train?

– Quand même pas. Je te montrerai le projet à la maison. Garde l'œil sur la lisière de la forêt, il y a peut-être des choses intéressantes à voir. Les oiseaux viennent picorer les gravillons.»

Je marche au même rythme que père. Quand j'escalade les souches et les troncs, je suis même par moments aussi grand que lui. Le sol de

la défriche est couvert de hautes herbes et de myrtilliers desséchés où volettent des bourdons. Leur son me chatouille agréablement, du bout des doigts aux orteils. À la fin de l'été, je viendrai ici cueillir des baies avec mère. En train !

Près de l'extrémité de la voie, quelque chose bouge à l'orée de la forêt. Un animal se plaque en silence au sol parmi les myrtilliers.

« Père. »

Je ne distingue pas bien la bête. Quand je m'approche sur la pointe des pieds, plié en deux, elle recule jusqu'au pied d'un petit sapin. Elle bouge bizarrement, rampant presque. Mon cœur bat à tout rompre. Que faire ? Je ne sais pas ce que je regarde. Dois-je ou non interroger père ? L'animal est plutôt gros et tacheté de brun. Une fois à l'ombre du sapin, il se blottit, immobile. Je fais signe à père. Il me rejoint et pose un genou à terre. J'ai les jambes qui tremblent et le sang qui bouillonne dans les bras quand il place la crosse du fusil contre mon épaule. Je pose la joue sur le canon froid et vise le pied du petit sapin.

« Doucement, chuchote père. Il croit sans doute qu'on ne le voit pas. »

Il guide mon doigt sur la détente et rectifie la direction du canon. Je tremble, incapable de tirer, mais il m'aide, et le coup part finalement presque trop vite. Le fusil tressaute violemment, la détonation se répercute dans mes conduits auditifs et se mue en hurlement. La forêt bascule. Quand père se redresse, je me rends compte que je suis assis par terre.

« Tu t'en es bien sorti, dit-il en m'aidant à me relever. Allons voir. »

Sous le sapin gît un animal, rond, moucheté, et si mort que je n'ose pas approcher. Je reste derrière père et secoue la tête pour faire cesser le hurlement. C'est comme si j'avais de l'eau dans les oreilles. Le son se tait, ou bien je l'oublie, quand père saisit l'animal par le cou et le ventre et le soulève de terre. Les différentes parties de son corps se balancent mollement. Mes genoux manquent à nouveau se dérober.

« Jolie poule de bruyère ! »

La tête de l'oiseau a l'air petite, au-dessus de la main de père. Il a les yeux surmontés de traits rouge vif, comme des sourcils. Je ne comprends pas comment j'ai pu le repérer dans le sous-bois. Seule sa poitrine brille, rouge brique, pour le reste, son plumage arbore les teintes brunes de la forêt.

« Madame devait être en train de manger des fleurs de myrtillier.

– Regardez, père ! »

J'arrache ma casquette et m'accroupis pour ramasser dans un creux de la mousse, sous le sapin, des œufs tachetés de brun.

«Est-ce qu'ils vont éclore, si je les garde au chaud?»

Père en prend un et le casse.

«Ils sont encore très frais. On va empailler l'oiseau. Tu pourras le mettre dans ta bibliothèque.»

Nous repartons vers la maison. Père porte la poule de bruyère, moi le fusil et sept œufs.

Je dispose les œufs dans une petite caisse en bois, les entoure d'un cache-col et les laisse sur ma table. Dans le couloir, je jette au passage un coup d'œil dans la chambre de mère. Le lit est fait, la porte de la terrasse ouverte. Les fins rideaux blancs flottent dans le vent qui, lorsqu'il me parvient, m'enveloppe d'une odeur sucrée. Je me hâte de descendre au rez-de-chaussée.

Père est assis à son grand bureau, dans son cabinet de travail, et examine des papiers, ses lunettes sur le nez. Je reste à attendre dans l'embrasure de la porte.

«Entre. J'en ai encore pour un instant avec mes livres de comptes.»

J'appuie mes coudes sur le bureau et effleure du doigt le coupe-papier doré. Il scintille comme la lune sur les vagues. D'ailleurs tout, dans la pièce, brille de propreté – même le bois sombre et dur de la table reflète les visages aussi nettement qu'un miroir. Quand père est absent, je ne m'aventure pas dans son cabinet. C'est un sanctuaire où il accomplit des cérémonies secrètes. Le bureau est un autel, ou peut-être plutôt une image divine, l'autoportrait de père. Non qu'il en soit la copie fidèle, car père n'est ni grand ni mordoré de peau, mais il flotte autour de lui et de son bureau la même odeur de cigare, et tous deux sont opaques et inrayables.

Il me montre son livre de comptes. Il m'indique des chiffres et m'explique comment on les additionne, soustrait, multiplie et divise. Je hoche la tête et acquiesce, bien que je sois presque sûr qu'il ne s'adresse pas vraiment à moi. Quand on est de bonne humeur, on a juste envie de parler, à n'importe qui. Et face à père, je suis volontiers ce n'importe qui.

«On va maintenant regarder la carte.»

Il referme ses dossiers et déroule une carte sur le sous-main. Elle occupe un tiers de la table.

«Là, c'est Aspholm, dit-il en désignant un groupe de carrés noirs sur le bord droit de la carte. Cette partie bleue, en bas, c'est bien sûr la mer. Et le vert, c'est notre forêt.»

À gauche du manoir s'étend une vaste zone colorée en vert, parsemée ici et là de taches grises et jaunes. La forêt, les collines rocheuses et les champs.

«Si tu devais transporter de lourdes charges depuis le cœur de la forêt, comment ferais-tu?» demande père.

Une ligne noire est tracée un peu au-dessus de la zone verte. Ce doit être la route, car elle passe aussi devant les bâtiments d'Aspholm. Je la pointe du doigt.

«La route est en mauvais état, dit père. Elle ne supporterait pas le poids des chargements. Et elle est très éloignée du cœur de la forêt.»

J'examine à nouveau la carte. De fines lignes bleues traversent le vert, à une largeur de paume environ les unes des autres. Des rivières, allant des profondeurs de notre forêt à la mer! J'en tapote une de l'index.

«Je construirais un bateau, j'y embarquerais le chargement et je naviguerais sur la rivière jusqu'à la mer.

– Si seulement c'étaient des rivières! Mais ce ne sont tous les quatre que de pauvres ruisseaux, sinueux et caillouteux. Dans les pires pierrailles, l'eau disparaît même sous terre. Crois-moi, j'ai retourné le problème en tous sens, mais non. Il n'y a rien à en tirer.

– Alors je ne sais pas.

– L'idée ne m'est venue à moi-même que l'hiver dernier», avoue père, et il se saisit d'une règle et d'un crayon pour tracer une longue ligne droite des bâtiments d'Aspholm aux profondeurs de la forêt. Elle continue, encore et encore, jusqu'au bord gauche de la carte.

«Puisqu'il n'y a pas de route, il faut en construire une. Et une locomotive à vapeur va plus vite qu'un cheval.»

La ligne noire fonce à travers les bois. Elle franchit les ruisseaux et les rochers et se termine quelque part au loin, de l'autre côté de la forêt, de notre forêt, qui est grande comme la moitié de royaume des contes de fées. J'entends retentir le sifflet de la locomotive et, lentement, les bielles se mettent à tourner. Sur le parquet du cabinet de travail se dessinent de longs rails dont les joints font tacataquer les roues du train.

«Qu'est-ce que vous avez l'intention de transporter hors de la forêt?»

Père roule la carte et allume un cigare. Au-dessus de la voie, des bouffées de fumée s'échappent de la cheminée de la locomotive. Le sifflet résonne en continu à mes oreilles.

«Les arbres.»

4

«Et voilà le dernier.»

Hanna me tend les coquilles d'œuf vidées et jette l'eau de rinçage dans le seau à ordures. Elle regarde le bol dans lequel nous avons soufflé leur contenu et renifle le mélange jaunâtre, sourcils froncés. Je comprends que j'ai attendu trop longtemps. Il n'y aura pas de poussins, ni même de crêpes. Hanna prend le bol et ouvre la porte du jardin.

«Je vais balancer ça sur le fumier. Va t'habiller, les invités seront bientôt là. Tes vêtements sont sur ton lit.»

Je rassemble les coquilles d'œuf dans un pan de ma chemise et file dans ma chambre. Il m'a fallu des années pour trouver où cacher mes trésors. Il n'y a ni double fond dans le tiroir de la commode ni renforcement secret dans le mur, et c'est pourquoi je les ai longtemps gardés dans une boîte sous mon lit, jusqu'à ce que les bonnes soient à deux doigts de tout jeter au feu. La bibliothèque s'est avérée l'endroit le plus sûr pour mes trophées. Plus un objet est placé en évidence, moins les adultes le remarquent, car tant qu'ils en ignorent la valeur, ils ne le voient pas. Les bonnes restent néanmoins un danger, vu qu'à leurs yeux, toute trouvaille venue du dehors est une saleté. Elles ne savent pas quels efforts j'ai dû déployer pour ajouter à ma collection un nid d'oiseau abandonné, un tronçon de colonne vertébrale de brochet ou une paillette d'or des chats. Ces objets sont plus précieux que toute l'argenterie du manoir, car chacun est unique, alors que les chandeliers d'argent se comptent par dizaines.

Je ne connais pourtant qu'une personne qui partage mon avis.

Je grimpe sur un tabouret et rapproche le nid d'oiseau du bord de l'étagère. Il est rond, fait d'herbes, de mousses et de brindilles entrelacées. J'y laisse délicatement tomber deux des coquilles d'œuf de la poule de bruyère et dispose les autres dans un bocal en verre à large col. Puis je me résous à me changer.

À peine ai-je frappé à la porte de mère qu'elle actionne la poignée.

«Te voilà ! Je t'ai entendu courir dans le couloir.»

Elle tient d'une main ses tresses inachevées et recule jusqu'à sa coiffeuse. Hanna glisse à nouveau son peigne dans ses cheveux, mais

mère me fait signe d'approcher et me prend sur ses genoux. Je sens contre mon front sa joue tiédie par sa sieste. Je m'appuie sur l'épaule matelassée de sa robe de chambre rouge foncé, respire son parfum et pourrais rester là toute la journée, si elle ne remarquait le bocal.

« Qu'est-ce que c'est ? »

Je pose mon offrande sur le coin de la coiffeuse et lui raconte la découverte du nid sous le sapin. Dans le miroir, elle adresse un petit sourire en coin à Hanna.

« Gunnar a bien sûr tué la poule ? »

Je hausse les épaules. J'ai raconté aux autres que j'avais tenu le fusil avec père, mais mère n'a pas besoin de le savoir. Elle n'aime pas les trophées de chasse de père, les oiseaux sont plus beaux vivants, selon elle, et ramassent moins la poussière. Elle porte certes des chapeaux ornés de plumes, mais elle pense, ou du moins espère, qu'on les ramasse dans les forêts à l'époque de la mue.

« C'est très beau, en tout cas, dit-elle en plaçant le bocal devant le miroir. Et toi aussi. Quand les invités seront là, viens dire bonjour. »

Elle rajuste le col de ma veste de marin.

« Hanna te servira à dîner dans la cuisine. Ne te couche pas trop tard. »

La table de la salle est longue et large, et peut accueillir près de trente convives. Les chaises s'écartent les unes après les autres, et au-dessous de la nappe apparaissent des pantalons noirs, des robes longues et des souliers vernis. Au-dessus se déploie un murmure de conversations, encore contenu à cette heure, où perce par moments la voix plus argentine de mère. Elle ne s'est pas encore assise et fait admirer de nouveaux tableaux de paysages. La chaise à gauche de la sienne est également vide. À droite, père bat le plancher de la pointe de sa chaussure.

Je me suis installé à égale distance des bords de la table, aussi loin que possible des pieds. Plus tard, quand les phrases ralentiront et que les mots resteront en suspens, les invités s'affaisseront sur leur siège, mais même alors, je resterai hors de portée de leurs orteils.

« Je vous en prie », chante presque mère. Elle est de bonne humeur, plus gaie que jamais, en présence d'invités. J'ai décidé de m'y habituer. Je peux bien lui offrir des œufs d'oiseau, des fleurs et des coquillages spiralés, jamais ils n'arriveront à la cheville des soirs de fête.

Les derniers sièges trouvent leurs occupants. Le bas de la robe de mère apparaît, tout près. Elle porte une tenue bizarre, que la couturière a passé tout l'hiver à confectionner. Elle se compose d'une jupe

blanche, d'un corsage à larges manches, d'un corselet vert et d'un tablier bleu foncé. Le bord des manches et le bas du tablier sont ornés de fils d'argent et de rubans de différentes couleurs, et à sa ceinture pendent des ciseaux et un minuscule couteau de chasse. D'après mère, les femmes s'habillaient ainsi il y a mille ans, on a trouvé des restes de tissu et d'ornements dans d'anciennes tombes. Quelle horreur !

Comme toujours, les premiers mots à survoler la table sont ceux, prudents et solennels, d'hommes que le gouverneur général a envoyés ici ou là. Cette fois, le nom d'un certain Lehtinen, rédacteur en chef, est cité. Je sais que les invités surveillent les portes et les fenêtres, et se méfient parfois même les uns des autres. Mais le vent marin a chassé de la salle les inquiétudes et les soupçons, et bientôt la conversation se porte sur des voyages d'agrément passés ou futurs, des pièces de théâtre et des concerts. Ces sujets ne m'intéressent pas. Mère court certes les spectacles, mais je n'ai pour l'instant été autorisé qu'à agiter la main en direction de l'attelage disparaissant dans l'allée de bouleaux. La ville est suffisamment loin pour qu'elle prolonge sa soirée jusqu'au matin suivant.

«Je suis revenu avant-hier de Carélie, du mont Velu.»

Mon cœur bondit. Je serre mes genoux contre ma poitrine et fixe les basques noires qui pendent à portée de mon bras, à gauche de mère.

«Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

– Je crois. Tous les chants et poèmes n'ont pas encore été collectés.

– Tu parlais de thèmes animaliers. Nous en diras-tu plus aujourd'hui ?

– Peut-être.»

J'attends la suite, mais les bonnes commencent à servir et la conversation cesse de tourner autour des hommes. Les fourchettes et les couteaux tintent, les verres se lèvent. Peu à peu, le son des voix et des rires monte. Je n'écoute pas ce dont on parle. Je repose mon menton sur mes genoux et suis des yeux le mouvement des basques noires. De fête en fête et de chaise en chaise, elles se sont rapprochées de mère.

Leur propriétaire s'appelle Fredrik.

Le dessert terminé, père plie sa serviette et repousse sa chaise. Il souhaite avec aménité une bonne fin de soirée aux invités et s'excuse de devoir retourner à son travail.

«Je vous rejoindrai peut-être plus tard», conclut-il en sortant d'un pas ferme, bien décidé à ne pas revenir.

Une cerise rouge roule au pied de la chaise de mère. Elle pousse un cri et rit, de son rire cristallin du soir qui, une fois la maison vide,

se brise en général en gouttelettes scintillantes. Comme elle ne se penche pas pour la ramasser, je gobe la cerise.

«Est-ce que tu ne devrais pas, en bonne fille de la campagne, cueillir les fruits tombés?» demande Fredrik.

Mère rit de nouveau et triture le bord de son tablier. Fredrik pose les doigts sur son poignet et le caresse du pouce. Sa main osseuse, hâlée, est trop près, des yeux s'ouvrent à ses extrémités et me font fuir. Je m'éloigne en rampant, ramasse des morceaux de biscuit tombés sous la table, les grignote un par un et appuie la tête sur l'assise rembourrée d'une chaise vide. On entend, dehors, des exclamations et des rires, quelques invités sont sortis admirer le jardin et la mer. De petits groupes se sont formés sur les sofas et autour du piano à queue. On y trinque, palabre et plaisante. Il n'y a plus, assis à table, que mère et Fredrik, main dans la main à l'abri de la nappe. L'horloge du hall sonne onze coups.

«Et si on faisait une partie?»

Je reprends ma place. Les promeneurs reviennent du jardin. Les lampes à pétrole s'éteignent et les murs de la salle s'assombrissent. Il ne reste à palpiter autour de la table que la fragile lueur des bougies. Quand tous se sont rassis, les voix faiblissent avant de totalement se taire. J'attends, tremblant d'une peur délicieuse, respirant à grandes goulées par la bouche.

«De l'eau», réclame quelqu'un.

Un verre glisse sur la table et s'arrête devant mère, juste au-dessus de moi. Personne ne dit rien. Je m'allonge en silence sur le sol afin d'éloigner le plus possible les battements de mon cœur des oreilles des adultes.

Ceux-ci se mettent peu à peu à chuchoter des questions, entrecoupées de longues pauses, de déglutitions et de soupirs étouffés. Puis un cri me transperce tel un courant électrique.

«Il bouge!»

Deux ou trois chaises se reculent, quelqu'un éclate en sanglots. Je n'ai jamais compris ce qui se passait, comment les morts pouvaient répondre aux questions, ce que le verre d'eau venait faire là-dedans, si les adultes étaient sérieux ou pas. Je n'ai jamais posé la question à mère, car ensuite je ne pourrais plus me cacher sous la table. Je sais que je le regretterai, mais cette atmosphère d'angoisse me fascine. Ce n'est qu'ici, entouré d'un mur de dizaines de jambes, que je parviens à me convaincre qu'il ne s'agit que d'un jeu, d'un tour de magie. Dans la nuit, le souvenir du silence glaçant et des cris déchirants ne trouvera plus d'explication rationnelle.

La salle se tait. Pendant un instant, seules vibrent les respirations, puis une voix mâle, ensommeillée, demande à quoi ressemble l'au-delà. Je n'entends pas la réponse, mais bientôt l'homme cherche à en savoir plus.

«Il est entré en contact», chuchote quelqu'un.

L'homme marmonne quelque chose à propos d'ombres et de voiles de nuages. Ses phrases se bousculent, sa voix monte dans les aigus et ondule tel un étrange chant d'oiseau.

«Regardez ses yeux.»

J'imagine le mystérieux invité debout devant la table, les yeux révélsés. Je me bouche les oreilles et essaie, par la force de ma pensée, d'obliger l'assemblée à parler de nouveau de lignes de bateaux à vapeur. La voix aiguë de l'homme perce à travers mes mains, des pieds bougent. Je me tourne vers les jupes de mère et m'apprête à lui enlacer les genoux, d'où son tablier bleu a glissé sur le côté, mais je n'en ai pas le temps. Les doigts de Fredrik descendent sur sa jambe en direction de sa rotule. Quand ils l'atteignent, elle lui pose la main sur la cuisse. Il retrousse petit à petit le bas de sa robe. Pendant ce temps, la partie se poursuit, avec des exclamations, des bruits divers, le flot de paroles ininterrompu de l'homme à la voix aiguë, les longs doigts sur la peau de mère, sa main agrippée à la cuisse de Fredrik. Soudain une quinte de toux, un bref silence, un tonitruant éclat de rire.

«Je n'ai plus de voix, j'arrête.

– Tu nous fais marcher depuis le début ?

– Ce n'était pas difficile.

– On aurait dit un enfant de chœur.»

Au-dessus de ma tête, le verre se renverse et roule sur la table, de l'eau coule sur le parquet.

«Les esprits se vengent !»

Un rire soulagé rallume les lampes à pétrole. Les doigts de Fredrik laissent retomber la jupe de mère, il se lève.

«De la musique !» crie quelqu'un.

Je recule vers le mur le plus proche. Ma main gauche tombe sur la flaque. Je la secoue et l'essuie dans la nappe, mais ma peau semble absorber l'eau. Je me recroqueville à côté d'un pied de la table et presse mes mains l'une contre l'autre. La gauche est froide comme la mort.

«Le Velu est une montagne étrange, faite de pierre blanche, dit Fredrik, assis au piano, en rejetant ses basques derrière le tabouret. Je suis resté des heures au sommet. La vue s'étend loin vers l'est, où tout est bleu. L'immense forêt reflète le ciel, ou l'inverse.»

Dans le hall, l'horloge sonne les douze coups de minuit.

« Dans un village de cette montagne, il y a une femme dont on prétend qu'elle parle avec les ours. Je l'ai rencontrée, mais elle n'a rien voulu me dire de son don. C'est pourquoi j'ai été obligé d'imaginer ce qu'ils... »

Fredrik s'interrompt. Quand il commence à jouer du piano, je me glisse dans l'ombre du palmier d'intérieur. Deux femmes sont assises à côté, sur un sofa. L'une regarde Fredrik, l'autre sourit, les yeux fermés. Je me glisse derrière elles, rampe le long du mur et plonge dans le hall obscur. Caché par le montant de la porte, je jette un coup d'œil dans la salle où l'heure tardive a voûté le dos des invités, froissé les jupes et ouvert les boutons de chemise, noyé les visages dans une douce somnolence. Seule mère est encore assise, le dos droit, à la grande table. Ses tresses sont à demi défaits, des mèches tombent sur ses épaules et sur les broches de bronze de son corselet. Elle vide lentement son verre de vin, le repose sur la table et pianote dessus du bout des doigts. Fredrik plaque sur les touches des accords profonds. Ce sont des pas, si réels que je le vois déjà, l'ours, marchant sur la montagne blanche. Il est encore loin, mais approche. Mère le voit aussi. Ses articulations pâlisent, ses doigts enserrant son verre telles des griffes. Le fin cristal se brise. Elle balaie les morceaux de la main. Aucun des invités ne semble la remarquer quand elle se lève et se met à danser. Personne ne l'en empêche. La mélodie ruisselle du lointain sommet de la montagne où l'ours l'attend. J'esquisse un mouvement vers la salle, mais je ne vois pas ce que je pourrais faire. Mère danse, sortie de sous terre, faisant voler ses jupes découvertes dans une tombe. Elle se coule dans la rivière de notes, s'élève à contre-courant vers le sommet du mont et, de là, jusqu'aux étoiles brumeuses de la nuit d'été.

Un réveil cabossé hoquette sur l'étagère de la cuisine, ses aiguilles indiquent presque deux heures. Je mâchouille un dernier sandwich, mais un bout de couenne de jambon durcie tourne sous ma langue et refuse de se laisser avaler. Je le recrache dans mon assiette. Mes pieds se balancent, perdus, sous la table massive. Je termine mon verre de lait caillé. Le liquide descend lentement dans mon gosier.

J'éteins la lampe à pétrole et sors dans le couloir. De l'autre côté de la maison, une faible lueur filtre dans le hall, venue de je ne sais où, plus effrayante que l'obscurité. La porte de la petite chambre à côté du cabinet de travail est fermée. Père a de nouveau

étudié ses dossiers jusqu'à tomber de fatigue et est resté dormir au rez-de-chaussée.

Le rai de lumière vient de la salle. La musique s'est tue et presque tous les invités sont partis, seuls quelques jeunes gens reposent leur tête ébouriffée sur les accoudoirs des sofas. Mère a disparu. Et Hanna, ses soirs de congé, reste toujours dormir chez sa sœur, en ville. J'ouvre la porte de l'horloge et arrête le balancier. Puis je me couche sous le guéridon à plantes vertes voisin. Pas question de monter dormir seul à l'étage.

Le silence règne dans le hall jusqu'à ce qu'un moustique solitaire me découvre et reste, obstiné, à ziziller à mon oreille. Mère a oublié de fermer la porte du jardin. Demain matin, père maugréera à propos de vagabonds, de voleurs se déplaçant en barque et d'ivrognes fous hantant les bords de mer. Mère secouera sa tête migraineuse et lui demandera de se taire. La journée se passera dents serrées, dans un silence boudeur que je ne devrai pas briser – sauf à supporter qu'aucun d'eux ne réponde, ne serait-ce que d'un mot, à ma tentative de conciliation.

Quelqu'un braille dans son sommeil. Je chasse encore une fois le moustique et me remets debout.

L'air de la salle a un goût sirupeux. Je me remplis les poches de biscuits abandonnés sur la table et souffle les bougies vacillantes. Je tire derrière moi la porte du jardin, mais reste figé sur le seuil. Dehors, il ne fait pas tout à fait noir. La mer capte déjà les prémices du jour, au nord-est, et renvoie une pâle lueur révélant la silhouette des arbres, des buissons et des bancs. Il n'y a pas de vent, mais la houle nocturne murmure sur le sable, rendant tout de suite le jardin plus accueillant que le manoir. La mer, au moins, est réveillée.

La porte claque dans mon dos, comme si un grand animal avalait, d'un coup, le monde entier.

Je vais au pavillon de bain, mais la porte est verrouillée. Le berceau de lilas aussi est occupé, une respiration tranquille perce le feuillage. J'hésite entre le fenil de l'étable, la remise et le logis des domestiques, avant de me rendre compte que je n'ai pas sommeil.

C'est la première fois que je me retrouve seul dehors au milieu de la nuit.

Je m'arrête au pied d'un pommier et braque les yeux sur les buissons ornementaux qui se profilent dans la pénombre, jusqu'à ce qu'ils semblent se rapprocher. Je me plaque contre le pommier, mais je suis malgré tout trop visible. Des rôdeurs nocturnes chevronsés, quels qu'ils soient, me repèreraient vite. Je ferme les yeux, juste une

seconde, mais les buissons en profitent pour avancer encore d'une longueur de branche. L'obscurité se fait plus dense. Il ne me vient à l'esprit qu'un seul endroit où les voleurs, les esprits et moi serions aussi aveugles les uns que les autres.

Le ballast de sable a été damé et nivelé. Les rails seront livrés en juillet. Afin que rien ni personne ne puisse me surprendre, je marche par moments en crabe ou à reculons. Les petites heures de la nuit ont rafraîchi l'air et des lambeaux de brume s'élèvent de la lisière de la défriche. C'est de la vapeur d'eau, de la simple vapeur d'eau, me dis-je et redis-je, mais à la fin c'en est trop, je saute du ballast et m'engage en trébuchant dans le champ de souches. La muraille charbonneuse de la forêt se rapproche à toute allure, aussi impénétrable que le roc. Je suis fou, ne puis-je m'empêcher de penser, mais je poursuis mon chemin. À l'instant où je vais le heurter, le mur s'ouvre devant moi.

Il me faut un moment pour y voir quelque chose. Il fait presque chaud. J'avance de quelques pas hésitants et, quand je regarde derrière moi, la brèche s'est déjà refermée. Aucun être, qu'il soit de brume ou de chair et de sang, n'a eu le temps de me suivre. Des arbres, des pierres et des touffes de mousse se dessinent dans l'obscurité, semblables à eux-mêmes. Il flotte une odeur de terre et peut-être aussi de neige, bien qu'il ne puisse en subsister que des vestiges gelés, amassés dans les plus profondes anfractuosités des rochers. Je plisse en vain les yeux à la recherche d'un chemin. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il convient de faire dans une forêt.

Je m'appuie à un tronc, qui cède sous mon poids. En regardant l'arbre creux écroulé, je songe que si aucun moustique ne s'égaré par ici, je pourrais m'y installer pour dormir. Je ferme les yeux. Les insectes ne viennent pas. Le sommeil non plus.

Je commence en revanche à percevoir un sentier invisible. Avec le nez, les mains, les pieds, la peau entière. Je tends les bras devant moi et vais là où la terre me porte.

La lumière augmente derrière mes paupières. J'entrouvre les yeux. Les odeurs s'estompent. La coupole de branches, au-dessus de ma tête, cache entièrement le ciel matinal, je ne vois pas non plus la défriche, ni n'entends la mer. J'ignore par où je suis venu. Devant moi s'élève une butte rocailleuse. Je grimpe à son sommet, écarte des branches de sapin aussi serrées que les dents d'un peigne à poux et découvre une petite prairie. Au centre se dresse un gros bloc de pierre aux flancs

recouverts d'un tapis de mousses déguenillé, surmonté d'un framboisier. Aucun chemin charretier ni même le moindre sentier ne passe dans la clairière. Je fais demi-tour, mais m'arrête au pied du premier grand sapin. Son écorce déchirée est parcourue de coulures de résine durcie. Ses branches sont disposées régulièrement autour du tronc, grimper serait facile.

Je m'arrête par moments dans mon escalade pour frotter sur les branches mes doigts poisseux de résine, tout en veillant à ne pas regarder autour de moi. On ne doit contempler le paysage que du sommet, entends-je encore mère me recommander, il y a moins d'un an. L'été dernier, nous sommes partis en excursion dans l'intérieur du pays et avons traversé de vastes lacs en bateau à vapeur avant de débarquer au pied d'un imposant esker. Nous avons emprunté un sentier tapissé d'aiguilles de pin pour grimper dans les hauteurs.

«La vue sera plus belle si nous ne nous retournons pas en pleine ascension», a haleté mère à mi-chemin de la montée presque verticale. Je savourais le plaisir d'ahaner seul avec elle, père était resté au bord de l'eau à lire le journal. Nous grimpons, tournant obstinément au lac le dos de nos vestes trempé de sueur. À l'arrivée, nous nous sommes extasiés comme il se doit face à l'immensité d'eaux et de forêts qui vibrait à nos pieds. Nous regardions le monde depuis son sommet et nous sentions grands, nous qui, en bas, n'étions que de petits points, des poussières.

J'atteins la cime du sapin. Elle se balance dans la lumière, tandis qu'au-dessous règne encore la pénombre. Je regarde autour de moi. La forêt, que j'ai mesurée sur la carte et à travers laquelle père a tracé une voie, d'abord à la règle puis dans la réalité, dévale la colline et s'étend tout autour, à perte de vue. Je ne m'étais jamais réellement rendu compte de ce que signifiait concrètement cette expression. Je ne vois ni Äspholm ni même la mer, bien que je sente son odeur dans le discret vent du sud. L'horizon est bleu, mais du bleu de la forêt, pas de l'air ou de l'eau.

Combien peut-on en faire, de pas, dans l'obscurité ? Où suis-je ? Le temps s'est-il écoulé à l'endroit ou à l'envers, suis-je allé plus loin que je ne le pensais ou la forêt a-t-elle grandi ?

Les oiseaux se réveillent, sifflotent de longues ou courtes mélodies, piaillent, babillent et tintinent et, enfin, le plus incompréhensible : des cris tonitruants déchirent l'air en rafale, émanant d'une petite créature noire qui survole le faite des arbres. Elle vire et plonge dans la végétation. Le bref silence qui suit est brisé par un appel solitaire, mélancolique. Un coq répond, au loin, puis un deuxième – les volatiles

se réveillent aussi dans les cabanes au fond des bois, comme bientôt les vaches. Ce n'est qu'en entendant ces voix d'animaux domestiques que je comprends qu'il y a encore au monde des humains, avec leurs lopins de terre, leurs chemins charretiers et leurs maisons, bien que la forêt les ait engloutis. Elle cache de même dans ses profondeurs le manoir, notre vie entière, ne laissant pour maigres vestiges que les routes, les villages, les villes et les gens, père et mère, leur mine fâchée et les mots que je devine déjà mais qu'ils devront néanmoins, comme malgré eux, prononcer encore une fois aujourd'hui.

L'oiseau s'envole. Je déplace mes mains et mes pieds de branche en branche et me laisse à moitié glisser le long du tronc. J'atterris sur le sol de la clairière, où il fait encore nuit. Le rocher drapé de mousses surgit de l'ombre, m'invitant à le rejoindre. L'oiseau approche avec un picassement sauvage, ses ailes noires frôlant le ciel. Ses cris cessent, à l'orée de la clairière, au pied d'un grand pin gris, mort sur pied.

La forêt ne se calme pas pour autant. Un bruissement se fait entendre derrière le bloc de pierre. Le framboisier, au-dessus de moi, se balance. Ses branches s'écartent pour laisser passer une farfadette, qui va s'asseoir au sommet du rocher.

Je sors de mes poches les biscuits écrasés. Nous picorons à tour de rôle des miettes dans ma paume, les yeux fixés sur le pic noir de jais, posé comme s'il y était peint sur le flanc d'une fourmilière, au pied de l'arbre mort. Il bouge lentement, par à-coups, tourne autour du dôme d'aiguilles de pin, le becquette.

«Il cherche de la nourriture, murmure la créature aux cheveux lichéneux. Des œufs de fourmi.»

Elle se fourre une brisure de biscuit dans la bouche et la mâchouille avec application. Dans la lumière qui augmente, je lorgne le bas de sa jupe grise, qui dévoile ses pieds nus. Des piqûres de moustique parsèment ses bras et ses jambes de taches rouges. Sa peau ressemble à la mienne. Je la surveille néanmoins du coin de l'œil : bien que je ne sache pas trop comment les enfants viennent au monde, je ne pense pas qu'ils naissent de la mousse ou de l'ombre d'un framboisier. J'en ai au même instant la confirmation. Le pic éparpille la fourmilière comme un tas de foin et la farfadette se fend d'un large sourire. Elle a des dents de lait ! C'est juste une fille, qui, plus tard dans la journée, reprendra des chaussettes et apprendra à traire.

Le soleil vient jouer à la cime du pin mort. La fille la montre du doigt. Elle est percée et déchiquetée, prête à tomber en morceaux.

«Au printemps, le pic noir tambourine si fort sur le tronc que toute la forêt tremble.

– Pourquoi ?

– Il veut sans doute montrer qu'elle lui appartient.

– C'est à nous, en réalité.

– Quoi ?

– La forêt.»

La fille claque de la langue et lèche les dernières miettes du creux de sa main. Puis elle s'allonge sur le ventre et pose le menton sur la pierre. Je l'imité. La fourmière, sous l'arbre mort, se transforme peu à peu en champ labouré. Le pic y fouille encore un moment puis s'envole, sans tambour ni trompette. Les rayons du soleil atteignent la clairière.

Quand je me réveille, un vent capricieux agite les arbres de sa mélodie du jour. J'ai la peau de la nuque brûlée par le soleil. La fille a disparu.

Père boit son café sur la véranda. Si l'on m'a cherché, il n'en dit rien. Il me fait signe de m'asseoir et sonne Hanna pour qu'elle me serve. J'adoucis le breuvage de lait et l'avale en vitesse. Je me sens stupide dans ma veste de marin froissée et aimerais surtout pouvoir arracher son grand col. Père lit le journal en silence, mais quand je fais mine de quitter la table, il lève la main.

«Ta mère va bientôt nous rejoindre.»

Et la voilà, vêtue d'un corsage à manches de dentelle et d'une jupe beige frôlant le sol, comme par n'importe quel matin d'été. Elle a jeté un châle sur ses épaules, mais ses doigts gourds peinent à en nouer les coins. Elle le pose sur le dossier de sa chaise et s'assied.

«Les nuits d'été sont courtes», lâche père. Les pages du journal tournent, le feuillage des arbres du jardin murmure, les deux bruits se livrent bataille, mais abandonnent vite le combat. Mère se sert en bâillant une tasse de café. Une odeur sucrée flotte à mes narines.

«En plus, il faisait une chaleur étouffante, poursuit père. Je me suis levé tôt et j'ai voulu aller piquer une tête. Mais le pavillon de bain était fermé à clef.»

La cafetière éclabousse la nappe d'une tache brune. Mère la tapote avec une serviette.

«J'ai remarqué, moi aussi, intervient-je. Un des invités y dormait.»

Père replie son journal et le pose sur le banc.

«La fête est finie.»

Il rentre. Mère regarde l'embrasure vide du hall et porte sa tasse à ses lèvres. Je mâchouille ma tartine et me projette dans la forêt, ça y est, nous y sommes, minuscules créatures à l'ombre des arbres, invisibles, à jamais sans souci. Mère me sourit et j'essaie de lui rendre son sourire, mais les coins de ma bouche s'arquent vers le bas. Elle soupire et se masse les tempes du bout des doigts.

«Et si nous allions au bord de l'eau ? Je te raconterai des histoires. Autant que tu voudras.»

Nous descendons le sentier de dalles jusqu'à la mer et ôtons nos chaussures sur la véranda du pavillon de bain.

«On va les laisser à l'intérieur, comme ça personne ne saura que nous sommes là», déclare mère.

Nous fourrons nos chaussures sous le banc et fermons la porte donnant sur le jardin. Il y a aussi, dans un coin, les mocassins que mère portait à la fête, hier soir, mais je n'en fais pas la remarque. Rien n'a d'importance. Les jours où mère a les mains qui tremblent et où la peau de son front se ride au rythme des pulsations de sa migraine m'appartiennent.

Quand nous ouvrons la porte du côté de la mer, le scintillement des vagues inonde la pièce. Nous sortons d'un pas chancelant, à demi aveuglés, mère s'assied au bout du ponton, je descends quelques marches de l'échelle et trempe les orteils dans l'eau.

«Que pourrais-je te raconter ?»

Elle se protège les yeux de la main. Elle a défait ses tresses et rassemblée ses cheveux en un chignon lâche sur sa nuque. Ses bras émergent de la dentelle de ses manches comme d'une mer d'écume. Sa jupe chatoie dans la lumière du soleil, qui se reflète en un sourire sur son visage. Mère, à mes côtés. Pas besoin de raconter d'histoires. Juste de rester là.

«Je suis allé dans la forêt, dis-je.

– Ce matin ?

– Oui. J'ai vu un pic noir.»

Je pose les plantes de pied sur une marche immergée et recroqueville les orteils. Le bois est glissant, recouvert d'un duvet d'algue vert qui se balance dans l'eau cristalline telle une lointaine forêt dans le vent. Mère se penche par-dessus mon épaule pour regarder et repousse derrière ses oreilles les mèches échappées sur ses joues.

«Il était une fois une profonde forêt verte.»

L'histoire commence par les pas d'une fille qui traversent un parterre de pivouines, franchissent un muret de pierre et entrent dans

un bois. Ils sont petits et prudents, tout comme les phrases qui les décrivent. Je foule en silence le sol dans le sillage de la fille. Tout va bien. Je remonte l'échelle du ponton et m'assieds à côté de mère. Je n'ai pas envie, cette fois, d'entendre les péripéties qui troublent toujours le bonheur fragile des débuts d'histoire.

«Vous n'êtes pas obligée de me raconter la suite.

– Ça ne m'ennuie pas.»

Elle m'entoure de son bras. Je tripote le coin fendu de l'ongle de mon pouce. Dans la forêt, la fille s'arrête pour boire à une source, et des nuages noirs se massent dans le ciel.

«C'est alors qu'un pic noir vint survoler la cime des arbres.»

Le pic est grand et brillant. Il se pose au sommet d'un arbre creux, au-dessus de la fille, et tambourine du bec sur le tronc. Toute la forêt tremble. Je m'agite et toussote, mais mère ne comprend pas.

«La fille écoutait la merveilleuse musique de l'écho qui résonnait tout alentour. Soudain, une terrible douleur dans le dos la fit tomber à genoux. Elle crut mourir. Puis la douleur s'effaça. Elle se releva et déploya ses ailes. Elle s'était transformée en fée.»

Je n'ai plus le cœur de demander à mère de s'arrêter. Les yeux fermés, la fée sourit au pic aux ailes noires qui illumine la forêt de ses notes.

Je suis assis sur le sofa du cabinet de travail, un livre ouvert sur les genoux. Je ne fais même pas semblant de le feuilleter. Les adultes sont plongés dans les plans déployés sur le bureau tels des drapeaux sur un champ de bataille. L'ingénieur forestier, Osmundsen, se penche, fait courir la pointe de son crayon sur le papier et argumente. Père l'écoute, les yeux plissés, et, une fois qu'il s'est tu et laissé aller contre le dossier de sa chaise, ouvre sa boîte à cigares, lui en offre un et se sert.

«Je me demande si ça en vaut vraiment la peine, lâche-t-il. Il y a déjà des scieries, ici.»

Osmundsen agite l'index et tire sur son cigare. Une volute de fumée s'approche du sofa, je l'inspire et lutte pour étouffer une quinte de toux.

«La construction des quartiers ouvriers de la capitale est en plein boom. La demande de bonnes planches est forte. Il n'y a pas à avoir peur de la concurrence.»

Une moue fripe les lèvres de père, d'abord du côté droit, puis du gauche. Il fixe les plans, sans un regard pour Osmundsen. Ce dernier se redresse sur sa chaise, conscient d'avoir intérêt à se taire.

«Et un port, en plus, bougonne père en secouant la tête.

– Votre bois est d'excellente qualité, fait remarquer Osmundsen en se propulsant sur ses pieds. Ça fait des lustres que la forêt n'a pas été éclaircie. Les arbres se sont fait de l'ombre et ont dû lutter pour leur espace vital. Les cernes sont serrés, le matériau est dur comme du fer.

– Je sais, grogne père. On peut en remercier mon arrière-grand-père. Il a eu la bonne idée d'acheter Aspholm, avec ses forêts et sa longue bande côtière, quand ça ne valait pas grand-chose. Personne ne s'intéressait à ce terrain rocheux incultivable et à ce littoral sans le moindre port.»

Osmundsen attend la suite, la bouche entrouverte d'enthousiasme, bien qu'il ait sûrement déjà entendu mille fois cette histoire, comme moi.

«Le manoir a été construit ici, à l'est de la forêt, déraisonnablement près de la mer d'après les villageois. Et nous y sommes toujours. Nous avons tiré notre pitance des champs et des pâturages. Mes

prédécesseurs n'ont coupé du bois qu'en dernier ressort, quand ils en ont eu besoin pour construire. Ou se chauffer l'hiver.»

Je tourne la page de mon livre et fixe l'image d'une antilope. Père ne parle pas comme d'habitude. Peut-être a-t-il des doutes. Peut-être ne veut-il finalement pas achever la voie ferrée et préférerait-il acheter des machines agricoles ? Peu importe. Mais Osmundsen se retrouverait au chômage. Il acquiesce néanmoins :

« C'était sûrement une sage décision. Mais les temps ont changé. Efficacement gérée, votre forêt peut produire indéfiniment, en pratique. Vous pourrez vendre de tout, du bois de mine aux trembles, pour la fabrication d'allumettes. Grumes, planches, bois à papier.

– Je ne pensais quand même pas fonder ma propre scierie.

– Il faudra bien amortir le coût du chemin de fer, objecte Osmundsen. Prélever uniquement le meilleur ne suffira pas. »

Père hésite entre le coup de gueule et l'assentiment. Osmundsen semble s'en rendre compte. Il est venu pour la première fois à Aspholm à l'automne et sait déjà dans quelles circonstances il peut insister ou pas. Il est originaire de Norvège et son finnois est encore hésitant. Il pourrait certes parler russe avec père, mais ce dernier n'utilise plus la langue des tsars que lorsqu'il n'a pas le choix. Comme il travaille au Sénat, il n'ose pas se révolter aussi ouvertement que beaucoup d'autres, mais il commence à être à bout de patience. Peut-être s'est-il également laissé influencer par les discours de mère : aussi loin que je m'en souviens, elle a toujours chanté les louanges de la langue du peuple. Quoi qu'il en soit, depuis que père sait qu'Osmundsen se débrouille en finnois, il fait semblant de ne pas comprendre quand il tente d'engager la conversation en russe. Ses balbutiements semblent même l'amuser. « Au moins, pendant qu'il se débat avec les difficultés de la langue, il n'a pas le temps de fabriquer des mensonges », l'ai-je entendu confier en riant à Marttinen.

« Je pourrais sans doute marquer plus d'arbres, concède-t-il.

– Faites des coupes rases, Stenfors, n'abattez pas juste des spécimens choisis.

– Mais que ferais-je de tout ce bois divers ?

– Toute grume a son acheteur, croyez-moi. »

Les bûches qui brûlent dans le poêle de faïence proviennent de bouleaux coupés sur le chantier de la voie ferrée. Père a l'art d'échapper aux tentatives d'Osmundsen de l'acculer en changeant de sujet de conversation – il peut ainsi faire tranquillement le tri dans ses pensées inabouties.

«Ne vaudrait-il quand même pas mieux transporter les troncs par terre que par mer ? » lance-t-il.

Osmundsen se risque à hausser les épaules.

«Regardez dehors. Il y aura d'autres printemps comme celui-ci. On peut transporter le bois par rail jusqu'au manoir, mais si on ne construit pas de port, il restera bloqué là par la raspoutitsa.

– Mais en même temps, les glaces empêchent encore la navigation.»

Osmundsen a un petit rire et s'appuie des deux mains sur le bureau. Il les a grandes et poilues. Des mains d'ouvrier, malgré ses études supérieures, a constaté père, admiratif, après la première visite de l'ingénieur forestier.

«Plus pour longtemps. Pensez-y, c'est simple : pendant l'hiver, vous abattez des arbres pour les besoins de votre scierie, et, du printemps à l'automne, vous livrez aux acheteurs, par bateau, aussi bien votre production que du bois brut. Les hommes auront du travail toute l'année, dans la forêt, à la scierie, et pour l'expédition.

– Pensez-vous qu'ils apprendront, ces ouvriers agricoles ?

– Nous embaucherons de la main-d'œuvre qualifiée.

– Je dois aussi tenir compte de mes moyens financiers.»

Osmundsen sourit et pose une fesse sur le coin du bureau. Je retiens mon souffle. Père ne semble rien remarquer. Je referme mon livre animalier et replie les jambes. Si on a maintenant le droit de grimper sur l'autel, père ne se formalisera sans doute pas non plus de mes pieds sur le sofa.

«Vos ressources forestières ne risquent pas de se tarir», fait remarquer Osmundsen.

C'est vrai, je le sais peut-être même mieux que père. La forêt est si grande qu'il y en a assez pour nous deux. Si le nord de la voie ferrée lui appartient, le sud est à moi. J'ai exploré mon domaine tout au long de l'automne et de l'hiver, trouvé l'arbre où niche le pic noir et découvert d'énormes fourmilières, des sources et des escarpements drapés de cascades de glace. Père, de son côté, n'a pas eu le temps d'aller très loin. Bien que des bruits de bûcheronnage aient résonné tout l'hiver jusque dans le jardin, les deux moitiés de forêt, vues de l'étable, ont l'air à peu près identiques. Père n'a fait abattre ici et là que quelques arbres de haut fût.

Il se penche de nouveau pour regarder la carte, marmonne et hoche la tête. Osmundsen fait chorus. Il n'y a plus d'hésitation. On achèvera la construction de la voie, et bientôt père s'aventurera du côté sud. À ce moment-là, je lui ferai la surprise de tout lui montrer.

Nous parcourrons avant les scieurs les vallons et les collines, nous marquerons les arbres à abattre et choisirons de laisser debout ceux où chantent des oiseaux – ou en tout cas le plus haut sapin de la butte. Et le soir, c'est moi qui m'assiérai sur le coin du bureau de père.

Le mur de mon château de neige s'élève jusqu'à la hauteur de mes yeux. Je m'accroupis derrière afin de jeter un regard par l'étroite meurtrière. Hanna court sans me voir dans l'allée de bouleaux boueuse, en direction du portail. Le facteur, Eino Rask, qui l'y attend appuyé à sa selle, lui tend le courrier. Sa bicyclette brille au soleil, sans doute flambant neuve. Hanna caresse le guidon du doigt, se penche pour regarder de plus près, pose des questions et écoute les réponses. Ils bavardent longtemps. Je sens mes jambes s'ankyloser, tandis que Hanna frissonne et rajuste son châle. Enfin, le facteur remonte en selle, effleurant au passage la nuque de Hanna.

Je tapote mon rempart des deux mains. La neige est grumeleuse et mouillée, mes moufles y laissent des peluches de laine grise.

«Ton château fond aussi vite que tu le bâtis», me crie Hanna depuis l'allée de bouleaux où elle patauge sur la pointe des pieds dans la gadoue, le sourire aux lèvres, un paquet de lettres à la main. Rask s'éloigne en zigzaguant sur la route, ses roues dérapent dans la neige fondue. Quelle idée de circuler à bicyclette en cette saison ! Il irait plus vite à pied.

«Peu importe, l'essentiel c'est de construire, dis-je.

– Ton père sera de retour d'ici une heure au plus tard. Viens manger dès que tu le verras.»

Hanna secoue ses souliers sur la véranda. Dans un érable, une mésange charbonnière fait entendre son chant printanier, si fort que ses ti-ti-tu les plus aigus me percent les oreilles. J'égalise le rempart. Mes moufles sont trempées. Je me glisse hors du château et cours à la porte de service du manoir.

Les bonnes s'affairent dans la cuisine, Hanna n'est pas là. Il ne sèche auprès du fourneau, parmi mes affaires, que des chaussettes et des maillots de corps. Je file dans le couloir, et de là au premier étage.

«Mère ? »

Une bosse soulève le jeté de lit crocheté. Je m'approche sur la pointe des pieds, la tête penchée. L'air qui se fraie un chemin dans la gorge de mère produit un léger ronflement. Je lui tapote l'épaule.

«Où y a-t-il des moufles sèches ? »

Aucune variation du rythme de sa respiration.

Nous sommes vendredi après-midi et tout est presque comme avant, car père est en ville. Cet hiver, malgré ses fonctions, il a fait de longs séjours à Aspholm. Ses documents de travail s'empilent sur le côté gauche de son bureau, ceux concernant la forêt du côté droit. Le matin, il étudie les statistiques relatives aux finances publiques, rédige des rapports et effectue des calculs. Après le café de la mi-journée, il déplace sa chaise vers la droite, étale des cartes et des dessins sur son bureau et invite Osmundsen à fumer un cigare. Je me glisse en général à sa suite dans le cabinet de travail. Mère n'est plus d'aussi bonne compagnie qu'avant, elle parle peu et reste dans sa chambre à lire, écrire ou dormir. Elle a souvent le nez et les paupières rouges.

J'ouvre le placard à vêtements. Sur l'étagère du bas, il y a une caisse en bois où l'on garde des accessoires d'hiver. Parmi les chapkas et les cache-cols, je trouve des moufles à peine trop grandes pour moi. Je m'agenouille auprès du lit.

« Père ne va pas tarder. »

Toujours aucune réaction. En me remettant sur mes pieds, je renverse quelque chose sous le lit. Une bouteille en verre transparent à l'étiquette ornée de fleurs. Parmi elles se contorsionne un texte enjolivé que je ne parviens pas à déchiffrer. La bouteille est vide. Je dévisse le bouchon, et une bouffée de parfum, à la fois douceâtre et piquant, me frappe au visage. Celui dont mère se mettait quelques gouttes dans le cou avant les fêtes, quand on en organisait encore. Je revisse le bouchon, pose la bouteille à côté du pied du lit et enfile les moufles. En me dirigeant vers la porte, je remarque sur la table de chevet une feuille de papier dans le coin supérieur de laquelle mère a écrit une date et dessiné une petite étoile. C'est sa signature, pour ses messages à l'intention de proches. Son nom. Stella.